

LA FIANCÉE
DE SAGARMATHA



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2025
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : Mars 2025

BERNARD LARHANT

LA FIANCÉE
DE SAGARMATHA



1

LA TERRIBLE NOUVELLE

13 février 2002

Duplex de Marc Amalric,

Rue du Chalet, 10^e arrondissement, Paris.

Bien que dormant entièrement nu, sous un fin drap de soie, Marc Amalric ruisselait de transpiration. La faute à ce premier orage soudain du mois de mai, résultat d'une température presque caniculaire, mais aussi d'un sommeil agité par un affreux cauchemar ; un de ces mauvais rêves qui vous brûlent l'esprit et qui vous glacent les sangs. Marc sautait comme une carpe, semblant se débattre seul contre une horde d'adversaires, alors qu'auprès de lui, la belle Tanja dormait toujours du sommeil des justes.

Quand son compagnon poussa un cri strident en se réveillant en sursaut, elle se redressa d'un bond et appuya machinalement sur le commutateur de la lampe de chevet. Elle le découvrit inondé de sueur, les yeux hagards, les cheveux collés au visage et le souffle haletant.

Le blond mannequin finlandais s'enquit aussitôt des turpitudes qui avaient mis son compagnon dans un pareil état. Marc ne lui répondit pas, perdu dans

des idées qui l'assaillaient toujours, traits assassins d'angoisse invisible et d'images confuses dont il ne parvenait à se défaire. Il sortit du lit comme un somnambule et se dirigea vers la salle de bains en tâtonnant, à l'aveugle. Il fit couler de l'eau dans le lavabo, avant de remplir ses mains serrées l'une à l'autre pour plonger son visage en quête de fraîcheur dans ce bol improvisé. Puis, il passa la tête entière sous le jet d'eau froide. Il renouvela le geste à plusieurs reprises jusqu'à prendre conscience qu'il recollait peu à peu à la réalité.

Après s'être essuyé lentement la face, puis la nuque à l'aide d'une serviette-éponge, il se regarda un long moment dans la glace, les paumes des mains à présent appuyées sur le meuble en aggloméré. Il fixait ce visage qui était pourtant le sien en s'inquiétant de ce qui lui arrivait, de ne plus se reconnaître dans les pensées qui accaparaient son esprit.

Tanja s'était levée à son tour, entièrement dévêtue elle aussi. Elle s'empara du kimono de soie sauvage qui, tristement, pendait à la patère de la salle afin de recouvrir son corps de déesse scandinave. Cela faisait un an qu'elle vivait avec Marc, un romancier à succès au physique de play-boy. Elle avait compris comment il fonctionnait et ne s'alarmait pas outre mesure de ses réveils en soubresaut.

« Une fois encore, le héros de son histoire vient de l'emporter dans l'une de ses aventures trépidantes », pensa-t-elle, en haussant les épaules, désormais rompue à de telles réactions, même si celle-ci semblait bien plus intense que les autres.

Sans doute, le créateur du héros avait-il soutenu son personnage avec une telle ardeur qu'il y avait laissé ses forces, lui aussi...

Désormais revenu dans le monde réel, son homme allait sûrement se diriger maintenant vers la cuisine, siroter un verre de lait frais ou déguster un yaourt aux fraises, son préféré. Puis, il la retrouverait sous le drap et mettrait à profit son moment d'insomnie pour proposer à sa partenaire l'un de ces jeux excitants dont il maîtrisait parfaitement les arcanes et les plaisirs. C'était aussi un peu pour cela qu'elle l'adorait, pour ce quotidien sans le moindre temps mort, pour cette exaltation frénétique qui animait Marc et dont il faisait profiter sa partenaire. De jour comme de nuit, d'ailleurs. C'était ça, la magie du romancier ; des moments hors du temps qui la fascinait tant, elle qui n'avait jamais été douée pour inventer quoi que ce soit.

De ses longs bras graciles, elle entoura le cou encore humide de Marc, assis sur une chaise de la cuisine. Elle colla sa joue sur l'arrière de son épaule, avant de lui poser un long baiser dans la nuque. Son geste d'affection demeura sans effet ; Marc ne se comporta pas comme à son habitude. Il aurait dû tourner la tête sur le côté, caresser de son front celui de sa petite amie, avant de l'embrasser langoureusement. Mais, cette fois-ci, il se contenta de regarder le visage juvénile et lumineux de sa compagne dans le large miroir trônant fièrement au-dessus du buffet. Longuement. Étrangement. Désespérément.

Après un long moment de silence, il se décida à fournir une explication à sa réaction déconcertante. Il peinait à comprendre la teneur exacte de son rêve. Sans détour, il en fit part à Tanja :

— J'ai vu une jeune femme mourir volontairement dans une immensité immaculée. Elle

me suppliait de venir la rejoindre, expliqua-t-il timidement, lui-même perplexe quant au sérieux des paroles qu'il émettait. Elle marchait sous une tempête de neige, sans savoir où elle allait... Ou plutôt si, elle connaissait l'objectif qui motivait son avancée ; elle voulait s'offrir à l'Everest, comme une fille se donne à un homme. Je vois encore parfaitement le manteau de flocons qui a fini par l'ensevelir, quand, à bout de forces, elle n'était plus qu'une silhouette immobile à l'horizon de mon rêve. Ce voile de neige ressemblait à un drap de ouate qu'une force invisible, par pudeur, avait jeté sur cette scène dramatique ! Cette femme avançait vers la mort et quand elle se retournait pour m'appeler, son visage était illuminé par un étrange sourire : un sourire apaisé, lumineux, transcendé. La supplique qu'elle m'adressait pour que je vienne la rejoindre n'avait rien d'un cri de détresse ni d'un appel à l'aide ou d'un adieu. C'était davantage une invitation au plaisir à partager, mais pas un plaisir comme ceux que nous goûtons ensemble. Non... davantage un accès à des sensations inconnues de moi. Puis, elle a entièrement disparu derrière ce rideau de flocons épais. C'est à cet instant que je me suis réveillé, alors que je courais pour tenter de la rattraper et de la convaincre de rester en vie, car nous avions encore besoin d'elle.

— Quelle histoire étonnante, déclara Tanja, avec ce français à l'accent si délicieux qui la caractérisait. Voilà les prémices d'un nouveau roman qui va attirer vers toi un public féminin encore plus nombreux. Je vais finir par me sentir jalouse de toutes ces fans qui s'extasiaient sur tes pages...

— Je n'ai jamais vécu un rêve aussi intense que celui-là, bredouilla Marc. C'est assez flippant.

— Et cette fille, tu la connaissais ? As-tu mis un visage sur sa silhouette ? s'enquit Tanja, comprenant que l'heure n'était pas aux explications de couple. Car si tu te mets à rêver à quelqu'un d'autre que moi, alors que je dors à tes côtés, là, tu me vexerais ! Quand je pense que des centaines d'hommes font l'amour à leur femme en fantasmant sur mon corps...

— Oui, Tanja. Je l'ai reconnue, c'est une alpiniste, répondit Marc avec une sincérité qu'il ne se soupçonnait même pas. Je t'en ai même souvent parlé, et je sais que tu n'apprécies pas que je prononce son prénom, alors qu'il ne s'est jamais rien passé entre nous, et tu le sais... Cette femme, dans mon cauchemar... c'était Florence Perrier ! Je t'en ai parlé. Je t'avais dit qu'elle devait partir pour vaincre l'Everest sans assistance respiratoire.

— Tu prononces encore une fois son prénom devant moi et je fais immédiatement mes valises, menaçait Tanja, soudainement transformée en tigresse. Quel talent possède donc cette fille pour que tu me casses si souvent les oreilles avec ses performances. Tu préfères les sportives, c'est cela ? Tu préfères les filles tout-terrain aux beautés des podiums, tu apprécies plus les brunes que les blondes ?

— Restons-en là, Tanja, par pitié, coupa Marc, comprenant que toute explication rationnelle était impossible. Je ne veux pas que nous nous disputions à cause d'un mauvais rêve ! Voilà, c'est terminé, je n'en parle plus. J'ai juste besoin d'un peu d'affection pour retrouver du réconfort. Tu es experte dans ce domaine, non ?...

Marc prit Tanja par la main et tous deux plongèrent dans l'épaisseur du lit moelleux pour se noyer de tendresse et mélanger la transpiration de

leurs corps. Chacun oublia ses mauvaises impressions. Elle, sa colère jalouse ; lui, son étrange rêve si réel.

Rassasiés d'amour, tous deux regagnèrent leur périmètre de lit pour se reposer enfin. La Finlandaise s'endormit rapidement, l'écrivain garda l'esprit éveillé jusqu'au petit matin, incapable de se débarrasser de la sensation mystérieuse qui l'enveloppait désormais. Une impression unique, nouvelle, ensorcelante. Éprouvait-il seulement le désir de se débarrasser de cette cape blanche de magicien ?

Il se leva sans réveiller Tanja, but une première tasse de café, alla se raser, avant de tenter vainement de se concentrer sur son nouveau roman, une histoire citadine et contemporaine, qu'il avait entamée depuis peu. Il comprit très vite qu'en cette matinée, il n'avancerait pas dans son travail littéraire. Il n'y avait pas uniquement des heures propices à l'écriture, il y avait aussi des états d'esprit, des dispositions intérieures, des climats et des ambiances favorables. Sans oublier la disponibilité du cerveau dans ses milliers de composantes. Marc leva les yeux en direction du mur blanc et, instantanément, le film de sa première rencontre avec Florence défila devant son regard.

Ce jour-là, tous deux participaient à une émission littéraire ; l'un, écrivain patenté, pour défendre sa dernière œuvre, annoncée comme un nouveau best-seller, et l'autre, alpiniste aventurière, pour présenter un livre abondamment illustré sur sa dernière course dans l'Himalaya. Marc avait lu le livre de la sportive accomplie. Si les superbes photos l'avaient émerveillé, que dire des courts textes qui leur

servaient de légendes. Chaque page recelait une infinie sagesse empreinte de valeurs positives et de perspectives douces à percevoir. Des valeurs élémentaires, évidentes, humanistes, allant à contre-courant de la réalité quotidienne du monde occidental.

Dès que les yeux de Marc avaient croisé ceux de Florence Perrier, un fluide indéfinissable s'était répandu entre eux deux. Le regard de la globe-trotteuse ressemblait, par moments, à une fontaine de bonté qui déversait sur son entourage une eau vive de tendresse originelle. À d'autres instants, il dégageait une volonté farouche — mais dénuée de toute violence — capable d'abattre toutes les montagnes, ou du moins de parvenir à les franchir.

Cette impression avait été si forte que Marc en était presque gêné de venir évoquer son roman, une histoire convenue comme la vie moderne en créait en permanence, par son absence de réflexions profondes et son rythme trépidant, à la limite du supportable. Ce que l'on appelait, dans le langage du milieu de l'édition, si friand d'anglicismes, un page-turner. La folle course des vies désertes. Alors que, là, en face de lui, une jeune femme incarnait, sans les imposer, des valeurs essentielles que notre siècle et le suivant se plaisaient à terrasser, les unes après les autres.

Parmi des écrivains perdus dans leurs paroles bien rodées, se flattant à tour de rôle pour, en parfaits narcissiques, mieux recevoir les compliments de leurs alter ego, Florence faisait figure de source fraîche, de beauté exotique, voire de faire-valoir anachronique, selon l'état d'âme de chacun. D'ailleurs, hormis la poignée de minutes qui lui fut accordée pour parler sobrement de son ouvrage, pas à un seul moment le

maître du jeu ne revint sur son expérience pourtant unique et follement passionnante. Quand il l'interrogeait, c'était pour connaître son sentiment sur un sujet brûlant dans le microcosme littéraire parisien, duquel elle semblait si éloignée en raison de son destin tellement plus élevé, tellement plus pur.

Fort de sa notoriété, de l'insolence de ses presque trente-cinq années et de l'aspect rebelle qu'il cultivait à désir, Marc rejeta les louanges d'un revers de main pour exprimer l'oasis de fraîcheur qu'avait représentée, dans sa semaine, la lecture de l'ouvrage de Florence Perrier. Et devant des collègues interloqués et un animateur pris au dépourvu, Marc revint sur la phrase de conclusion : « *On pense avoir vaincu une montagne, mais il s'agit, de sa part, d'une manœuvre de séduction pour mieux vous happer plus tard et vous contraindre de vivre non pas auprès d'elle, mais en elle.* »

Avant même que Florence ait tenté de traduire par des mots plus précis la sensation qui l'envahissait, au moment où elle avait posé ces mots sur le blanc d'une feuille, le présentateur lui avait coupé la parole pour revenir à des sujets plus proches des pôles d'intérêts des habitués du café de Flore. En colère, Marc put juste croiser le regard de Florence, pour lui exprimer sa consternation, son profond dépit. Il reçut en retour un rictus complice qui lui prouvait à quel point la jeune femme se situait au-dessus de ces considérations médiocres.

L'émission s'acheva. L'animateur se montra satisfait. Les écrivains formèrent un petit groupe pour poursuivre leur conversation éthérée. Marc s'avança vers Florence pour lui exprimer, sur le ton de la boutade, qu'elle avait tenté d'escalader ce soir son plus

haut sommet. Certaines personnes plaçant leur nombril bien au-dessus de l'Everest. Elle répliqua que cela n'était pas grave puisqu'une personne l'avait accompagnée, plus haut que la plus haute cime, et que cela suffisait amplement à sa satisfaction du moment.

Sans trop savoir s'il succombait à son penchant naturel envers les jolies femmes ou à sa curiosité pour les valeurs qui motivaient Florence Perrier, Marc l'invita à dîner dans un restaurant voisin, en toute simplicité. La responsable du service presse de sa maison d'édition avait justement un imprévu et attendait une pareille opportunité pour « se débarrasser » de sa cliente, sans doute pas la « pouliche » la plus rémunératrice de l'écurie. Florence accepta donc. Et la soirée fut magique !

Pas à un seul instant, Marc ne chercha à la séduire. L'imaginer aurait déjà représenté un viol. Par chance, pas plus sa notoriété de romancier que sa réputation de play-boy n'avait encore atteint le Népal. Ce qui poussa la sportive à poser des questions incongrues, comme de savoir si Marc vivait de l'écriture ou s'il possédait un métier à côté. En d'autres circonstances, il se serait senti offensé et aurait quitté la table sur-le-champ, piqué dans son ego devant tant d'ignorance à son sujet. Là, tout lui était égal ; mieux, chaque remise en cause involontaire le nettoyait de ces couches de cirage de pompes qui s'accumulaient sur sa peau. L'important résidait ailleurs, dans le vécu passionnant d'une femme hors du commun, dont il comprit rapidement que la performance sportive ne représentait qu'une infime partie de la quête incessante.

Elle ne respirait à son aise qu'à ces altitudes où tous les autres suffoquaient. En revanche, elle

étouffait à Paris, au point d'hésiter longuement avant d'accepter une invitation dans la capitale ; comme cette émission, par exemple. Une exigence de sa maison d'édition qu'elle n'avait pu contourner.

« Comment expliquer l'inexplicable ? », avait-elle conclu, incapable de justifier son choix de vie. Comment partager des sensations personnelles, des émotions uniques, des beautés immatérielles ?

Et Marc s'entendait encore lui répondre :

« Par l'insondable profondeur d'un regard, par son rayonnement quasi magnétique, par la détermination qu'il dégage, et vous y parvenez divinement bien. Ce soir, je n'ai pas gravi l'Everest, mais j'ai découvert l'altitude vertigineuse de mon orgueil. Votre voie vers le sommet est la plus saine, la plus authentique, la plus riche ; la mienne est factice, frelatée, illusoire. Je n'oublierai jamais ce moment passé en face de vous. Je crois que chaque matin, en me contemplant dans la glace, votre silhouette se dessinera derrière la mienne pour me rappeler qui je suis vraiment, et ça me fera beaucoup de bien. »

Ils se quittèrent, ce soir-là, et Marc rentra chez lui avec davantage de points d'interrogation que de réponses. Rarement, une personne l'avait autant fasciné, au point de l'inciter à une remise en cause intérieure, à un check-up moral sans concession. Puis, la silhouette dans son dos finit par s'évanouir, avec le temps qui passe, à l'heure du rasage. Chassez le naturel, il finit toujours par revenir au galop. De toute manière, la vie moderne ne laissait guère de temps à la flânerie, à la méditation, au retour sur des moments forts d'un passé proche. D'autant plus quand un éditeur vous talonnait sans cesse pour s'assurer que

votre nouvel opus allait lui parvenir dans les délais impartis...

*

Aussi, quand il reçut une invitation à l'occasion de l'inauguration de la réfection totale de l'hôtel-restaurant des parents de Florence Perrier implanté sur les bords du lac d'Annecy, Marc n'hésita pas un seul instant. Il avait horreur des mondanités, des réceptions protocolaires et autres obligations auxquelles son agent souhaitait le voir participer plus souvent, mais, là, c'était différent. Il prit sa voiture pour se rendre dans les Alpes. Il savait que ce carton lui avait été adressé directement par Florence. Le snober, ce serait balayer d'un revers de main les douces sensations d'une soirée inoubliable passée en face d'une femme exceptionnelle.

Par malchance, la rencontre ne fut pas celle que l'un ou l'autre espérait sans doute. Marc fut vite accaparé par des fans locaux, trop heureux de le découvrir dans leur département de Haute-Savoie. Par ailleurs, l'emploi du temps de Florence ne lui laissa également que peu de temps pour discuter avec l'écrivain. Et chaque essai pour s'isoler tous deux dans un coin plus tranquille s'était soldé par un échec, comme si le destin refusait leur rapprochement.

Sincèrement navrée, Florence eut juste le temps de se justifier : en plus de sa passion pour l'alpinisme, elle pratiquait la médecine à Lyon et devait reprendre son service le soir même, n'ayant pas trouvé un seul collègue pour la remplacer. Pour la première fois, Marc nota une nuance de dépit sur son visage.

« *Elle est donc bien humaine* », avait-il songé, un tantinet rassuré.

Il s'était proposé de la raccompagner.

Malheureusement, elle possédait son propre véhicule dont elle se servait pour son travail. Il lui était impossible de le laisser à Annecy. Elle l'avait annoncé avec une pointe de regret dans la voix, ce qui avait touché Marc, convaincu de n'avoir pas fait le voyage pour rien.

Marc résuma la situation dans son esprit : il avait rencontré Florence deux fois seulement — dont une en coup de vent — et elle avait marqué son cœur et son esprit d'une empreinte indélébile. Ce cauchemar lui donna envie de la revoir et il se promit, en cachette de son entourage et surtout de sa compagne, de lui fixer un rendez-vous à son retour en France. Marc ressentait la nécessité de renouer le contact et de comprendre un peu plus profondément quelles valeurs fascinaient autant Florence, quand elle partait à l'assaut des cimes himalayennes.

— Tu penses encore à elle, je me trompe ? hurla Tanja, en constatant que Marc regardait fixement le mur devant lui, le menton posé sur le dessus de ses mains. Tiens, j'aimerais que ton cauchemar se réalise, pour me savoir définitivement débarrassée de cette fille !

— Ne dis pas des choses pareilles, Tanja ! répliqua Marc, en fronçant les sourcils de mécontentement. Pas une personne sur la Terre ne peut souhaiter la mort d'un autre individu, quand bien même il serait son plus intime rival, je ne cautionne pas de tels propos !

Ne souhaitant pas que la situation ne s'envenimât, Marc changea de sujet :

— Bon, que dirais-tu si nous allions nous balader aux Buttes-Chaumont, je me sens trop fatigué pour me concentrer sur mon histoire, ce matin.

— Elle t'a bouffé le cerveau, tu n'es plus capable de penser à l'histoire de ton prochain livre. Voilà le résultat.

— Ce n'est pas la première fois que je bloque ainsi, à l'heure de démarrer une journée d'écriture, se justifia Marc, en se levant de son fauteuil. Une bonne marche au grand air me fera le plus grand bien. Et à toi aussi, toi qui veux te débarrasser de toute l'humanité...

Le couple profita de la température quasi estivale pour se balader le long du lac du parc des Buttes-Chaumont dont les eaux grisâtres contiennent étonnamment des milliers de carpes, gardons et autres goujons. Ils décidèrent de monter jusqu'au temple de la Sibylle, au centre de l'île du Belvédère, d'où ils purent toiser la capitale dans son immensité. C'était à cet endroit qu'ils s'étaient connus, par une froide journée où le romancier se trouvait en panne d'inspiration. De son côté, le mannequin y déambulait en proie à un spleen dévastateur. Il avait senti son désarroi et avait osé lui adresser la parole, lui, d'ordinaire si peu à l'aise dans les apartés. Elle avait accepté son amitié, lui avait fait part de la nostalgie de sa terre natale qui s'était emparée d'elle. Ils avaient dîné ensemble, puis fini la soirée au domicile de Marc. Elle avait accepté son hospitalité. Depuis, elle n'avait plus quitté le superbe appartement.

Désormais, quand un trouble surgissait entre eux, ils se rendaient en ce lieu précis comme en pèlerinage, pour se souvenir de la raison pour laquelle ils se trouvaient ensemble, la source de leur histoire commune. Immanquablement, comme par magie, les ombres s'effaçaient et l'idylle si romantique entre le romancier play-boy et la belle qui venait du froid

reprenait avec encore plus de fougue et de passion. Ce matin, une fois de plus, le miracle de la sibylle, cette prédicatrice de l'antiquité, opéra et les deux amoureux s'en repartirent vers leur bercail, bras dessus, bras dessous. Il en faudrait bien plus pour les désunir.

L'après-midi, Tanja devait se rendre chez son agent pour étudier une proposition de contrat avec une marque de cosmétiques. Peu enclin à retourner à son bureau d'écriture, sachant qu'il n'avancerait pas dans son manuscrit, l'esprit encore hanté par son rêve et l'image de Florence, Marc se rendit chez son ami psy, Didier Collet.

Plus que le professionnel, il appréciait l'homme pour son calme et sa réflexion positive. Marc n'avait pas besoin d'analyse ou de thérapie, simplement d'une oreille attentive, capable d'écouter les débordements de son esprit créateur de chimères. Didier Collet approchait la cinquantaine et n'aurait pas inspiré beaucoup d'affection à qui n'aurait pas approfondi la personnalité, derrière le visage impassible qu'une fine paire de lunettes à la monture dorée rendait encore plus grave.

Tous deux s'étaient connus lors d'une soirée branchée où, bien loin des brouhahas de l'agitation ambiante, ils avaient réussi à s'isoler spirituellement pour disserter à bâtons rompus sur les dérives de l'existence moderne, les îlots de calme et de paix que tous deux connaissaient sur la planète, mais aussi de la nécessité de se renfermer parfois dans sa bulle personnelle. Ils avaient en effet rapidement convenu que le plus fructueux et le moins onéreux, même s'il n'était pas à la portée de tous, se situait au plus profond de chaque individu ; un lieu refuge au sein

duquel la personnalité se retrouvait pour s'élever au-dessus des miasmes d'un quotidien si matérialiste et désespérant de platitude. Une gageure réservée à une élite spirituelle, sans qu'il ne soit question de religion.

Naturellement, le praticien avait un client en consultation et un autre installé dans la salle d'attente. Il en était forcément ainsi et Marc le savait très bien. Il lui arrivait même d'y passer l'après-midi, sans être reçu, mais la simple sérénité du lieu lui remettait les chakras en place, selon sa propre expression. Pourtant, cette fois, le psy lui demanda simplement d'attendre, puisque l'un de ses rendez-vous s'était désisté. Il aurait donc un peu de temps à lui consacrer.

Une heure plus tard, Didier reconduisit son dernier consultant jusqu'à la porte de sortie et s'approcha de Marc désormais seul dans la salle d'attente. Le psy consulta sa montre et, en raison du retard pris dans son agenda et de l'arrivée imminente de son rendez-vous suivant, accorda dix minutes à son ami afin de lui permettre d'expliquer la raison de sa visite en pleine journée.

Une fois tous deux installés dans le salon jouxtant le cabinet du psychologue, Marc expliqua son rêve et évoqua l'image obsédante de Florence, qui ne le quittait plus depuis lors. Il avait parlé à plusieurs reprises de la jeune femme avec Didier et son ami lui avait expliqué pourquoi son âme était entrée en résonance avec celle de la sportive : mine de rien, il appréciait la compagnie de personnes en recherche spirituelle, ou riche de valeurs dont il faisait son miel. Selon lui, plus encore que la montagne, Florence recherchait le contact avec la sagesse bouddhique des bonzes des lamaseries du Népal ou du Tibet. Une forme de philosophie que l'homme de l'art appréciait

particulièrement, lui aussi.

À la conclusion du récit de Marc lui évoquant l'appel lancé par Florence dans son rêve pour que l'écrivain aille la rejoindre sur l'Everest, Didier questionna son ami pour savoir s'il avait revu l'alpiniste depuis leur rencontre d'Annecy, qu'il avait su très rapide.

— Non, nous n'avons pas eu l'occasion de nous revoir ! répondit-il avec assurance avant de s'arrêter net, le regard à nouveau perdu dans le vague. Par contre, nous avons eu l'occasion de parler, voilà une quinzaine de jours, je m'en souviens à présent ! Un dialogue assez surréaliste, d'ailleurs ! Je me trouvais au petit-déjeuner avec Tanja lorsque la sonnerie du téléphone a retenti. C'était elle.

— Florence Perrier t'a contacté directement ? s'étonna le psy. Tu ne m'en as jamais parlé.

— Elle m'appelait de Roissy, elle allait s'envoler pour Katmandou, elle avait une voix bizarre, précisa Marc, très troublé. Elle m'a demandé si, en cas de nécessité, je quitterais tout pour voler à son secours. Je suis resté médusé, je ne m'attendais pas à une pareille interrogation.

— Effectivement, à ta place, je n'aurais su que répondre, moi aussi.

— Du coin de l'œil, je voyais Tanja qui m'observait, cherchant à deviner qui nous appelait de si bon matin, reprit l'écrivain. Avant même que j'aie pu formuler une réponse consensuelle, Florence avait pris les devants en s'excusant de cet appel stupide et en me donnant rendez-vous très bientôt pour poursuivre notre voie d'initiation à l'avenir.

— Votre voie d'initiation à l'avenir ?

— Oui, c'est cela, ce sont les mots exacts qu'elle

a prononcés et je n'y ai strictement rien compris. Je lui ai juste souhaité bonne chance et j'ai raccroché, me demandant ce que j'allais pouvoir raconter à Tanja. J'ai inventé une histoire sur un lecteur fanatique de mes livres et j'ai classé l'affaire sans suite, accaparé que j'étais par la promotion de mon dernier roman.

— De toute évidence, elle compte sur toi ! conclut Didier, de sa voix monocorde. Elle te convie à un endroit où tu ne l'attends pas, pour un voyage qui te mènera vers des territoires inconnus. Je ne connais pas bien ton amie Florence, je possède la conviction qu'elle existe uniquement pour respirer la pureté des hautes cimes. Sa vie est une quête permanente d'un partage d'absolu qu'elle désire goûter avec un Occidental, après l'avoir reçu en héritage des moines bouddhistes.

— Tu crois ça ?

— Une autre forme de l'amour, sans obsession sexuelle. Cela n'empêche pas les relations, sans compromission aussi, ce qui s'avérera bien difficile pour toi. Je ne parle pas d'actes délictueux, seulement des accommodements de ta conscience à jouir du beurre, de l'argent du beurre et aussi avec toutes les crémiers. Ce n'est pas un reproche, Marc, juste un constat lucide : je ne te pense pas l'homme d'un seul amour, fut-il transcendé par les délices d'un nirvana pleinement atteint.

— Bigre ! Quelle affaire...

— Sais-tu qui était Bouddha ? questionna le psy, à brûle-pourpoint. Je vais te l'apprendre ! Il s'agissait d'un prince népalais qui abandonna tout, sa famille, son palais, ses richesses, pour partir à la quête d'une vérité pure. Il finit par la découvrir, après un

renoncement total de sa personne et de ses désirs. Il posséda la sagesse qu'il enseigna aux disciples qu'il avait convaincus, au long de son chemin. Voilà pour le départ de sa philosophie ou de sa religion, selon les gens...

— Me voilà plus avancé !

— En deux mots : es-tu prêt à abandonner ta vie de bourgeois occidental pour aller vivre avec Florence Perrier une existence d'ascètes, à proximité d'un monastère népalais ? asséna le psy, de manière plus directe. L'unique question est celle-là ! Tu n'en as pas d'autres à te poser. À présent, je vais devoir te quitter, mon rendez-vous est arrivé...

*

Deux journées passèrent ainsi, durant lesquelles Marc éprouvait un malaise intérieur qu'il ne pouvait définir. Tanja l'avait délaissé durant une poignée de jours pour des photos de mode en Crète et l'écrivain n'en éprouvait aucune amertume, bien au contraire. Il ne voulait pas lui mentir sur ses états d'âme et ne pouvait lui partager le trouble qui l'indisposait depuis le rêve de cette fameuse nuit. Ainsi, il pouvait s'abandonner à sa méditation, dans laquelle il éprouvait une certaine honte à se complaire aussi lascivement. Il se trouvait partagé entre une certaine volupté à se trouver auprès de Florence, dans une complicité qu'il tentait d'imaginer, et une sensation d'imposture face à son inculture en matière de bouddhisme, de foi intérieure, de don de soi.

Le midi, il allait manger à la brasserie de l'Atlas, à quelques centaines de mètres de la rue du Chalet dans laquelle il possédait un duplex cossu. Il commandait invariablement le plat du jour et un pichet de beaujolais. Il se plaçait à une table qui lui

permettait de suivre le journal télévisé, faute d'interlocuteur direct. Il avait entamé sa tête de veau sauce gribiche et les nouvelles défilaient devant lui, cortège de drames, de guerres, de scandales... La routine de l'information sur petit écran, dont il ne parvenait à s'accommoder.

Il se versait le dernier verre de vin quand le commentaire du présentateur lui fit lâcher la carafe qui se fracassa au sol. Sur l'écran de télévision s'affichait la photographie d'un visage qu'il ne reconnaissait que trop bien.

Enfin, nous apprenons à l'instant la disparition de l'alpiniste Florence Perrier sur les pentes de l'Everest. Une équipe de secours a retrouvé les affaires de la jeune femme et le corps sans vie de son sherpa, ensevelis sous la neige. Florence Perrier n'avait plus donné signe de vie au camp de base depuis deux jours. Elle tentait l'ascension du toit du monde sans oxygène, une première pour une femme. Florence Perrier, native d'Annecy, avait trente ans. Nous développerons cette information dans nos prochaines éditions...

Sans même s'en apercevoir, Marc s'était levé, la bouche ouverte, les yeux exorbités, les doigts encore recroquevillés, alors que les vapeurs de vin rouge renversé au milieu d'éclats de verre montaient déjà du carrelage. Aux autres tables, les gens poursuivaient leurs conversations sans s'émouvoir de l'annonce du drame que la majorité n'avait pas entendue, et que les quelques autres avaient déjà zappé de leur esprit. Les seuls qui avaient tourné la tête se contentaient de contempler la tache de vin au pied de la table de cet homme debout qu'ils connaissaient vaguement.

Marc se rassit, appela le garçon pour réclamer

l'addition, s'excusa pour la carafe, se saisit de son blouson léger, qu'il avait posé sur la banquette, auprès de lui. Il sortit un billet de son portefeuille, pria le serveur de garder la monnaie en compensation du travail de nettoyage, puis se leva avec difficulté. Encore groggy par le choc de l'info, il se dirigea difficilement vers la porte vitrée.

Une fois dehors, il regarda le ciel et respira profondément pour ne pas crier sa douleur. Des flashes explosaient devant ses yeux, le visage de Florence, ses dernières paroles au téléphone, le rêve prémonitoire, les paroles de Didier, la quête de l'absolu, le royaume plus haut que le sommet des plus hautes cimes où la jeune femme désirait poser son sac à dos et ses rêves de pureté. Il revoyait ses yeux clairs d'un sublime gris-bleu, ses cheveux épais qui venaient tomber sur ses épaules et qu'elle dégageait de son visage par un geste de la tête qui devenait presque un tic. Il entendait sa voix douce, chaude et pourtant volontaire, avec cette pointe infime d'accent mi-lyonnais mi-suisse, qui conférait à ses mots une force de conviction supplémentaire. Il vit un banc devant lui et décida de s'y asseoir pour se recueillir. Tout se mélangeait dans son crâne et lui, l'inventeur d'histoires à l'inspiration intarissable et rocambolesque, se trouvait dépassé par une réalité qui l'emportait si loin de lui.

— Vous aussi, vous connaissiez Florence Perrier ? Je me trompe ?

Une voix féminine avait sorti Marc de sa réflexion et il ne savait si elle venait de son intérieur ou de l'extérieur. Il n'arrivait plus à discerner le réel de l'imaginaire, à établir une frontière entre les deux. Tout se mélangeait dans sa tête. Il se retourna et

découvrit une jeune femme en larmes, tenant dans sa main un petit cartable et, sur son avant-bras, un blouson en jean. Elle vint s'asseoir auprès de Marc et il n'y trouva rien à redire.

— Vous êtes Marc Amalric, n'est-ce pas ? poursuivit la nymphette, pour tenter de capter l'attention de son interlocuteur. J'étais dans la brasserie, moi aussi, je vous ai vu vous lever à l'annonce de la terrible nouvelle et lâcher votre carafe... Je me nomme Stéphanie Cordes, je suis journaliste dans une revue de psychologie. Récemment, j'ai fait un reportage sur Florence Perrier. Enfin, pas sur Florence, mais avec Florence !

— Ah, très bien, répondit l'écrivain, encore tourneboulé.

— À la fois la nouvelle ne me surprend pas et pourtant elle m'attriste. Elle m'a apporté davantage en une demi-journée que le restant de l'humanité que j'ai côtoyé durant mes vingt-cinq années d'existence. Il se dégageait d'elle une force qui, à la fois, vous élevait tellement au-dessus des pâquerettes et vous fouillait également au plus profond de vous-même. Quelle perte, même si peu de gens vont y prêter attention. Enfin, elle n'est pas totalement morte puisque nous sommes réunis sur ce banc et que nous évoquons son souvenir vivant.

— Oui, enfin... elle est morte, quand même.

— Vous savez qu'elle m'a parlé de vous ? Oui, à la fin de notre entrevue, elle m'a confié que la seule personne qui avait réellement tenté de comprendre sa démarche se nommait Marc Amalric et il était romancier. Comme je ne vous connaissais pas, enfin pas intimement, pardonnez-moi, elle m'a parlé de vous, de votre travail d'écrivain, du dialogue étonnant

qui s'était instauré entre vous.

— Enfin, nous ne nous sommes vus qu'à deux reprises et nous avons dialogué tous deux en trois occasions, tint à rappeler Marc, embarrassé.

— Pour elle, il s'agissait d'un dialogue permanent. Du moins, de son côté, elle avait établi un dialogue avec vous. Un jour, il faudra que vous me parliez d'elle, de votre complicité, de votre recherche spirituelle. Mon papier donnerait au public une image plus profonde de vous.

— Une image plus profonde de moi ?

— Depuis ce jour-là, j'ai potassé votre vie et j'ai l'impression que vous recherchez davantage les créatures que leur Créateur. Ne le prenez pas mal, je suis d'un naturel direct, j'agace beaucoup de gens, mais je ne suis pas méchante, juste objective. Si des personnes comme vous osaient exprimer le carburant profond de leur existence, moins de jeunes paumés se contenteraient d'expédients nocifs desquels ils se retrouvent rapidement dépendants... Il ne faut pas avoir honte de posséder une vie spirituelle, vous savez. J'aimerais obtenir vos impressions à propos de Florence. Mais, je n'exige rien de vous...

— Stéphanie, vous êtes bien sympathique, formula poliment Marc, passablement excédé par le moulin à paroles qui venait de s'installer auprès de lui, seulement je désire me recueillir en silence et en solitaire. Alors, s'il vous plaît, laissez-moi, je vous prie...

— Vous étiez en conversation avec elle, comprit la journaliste en posant sa main sur sa bouche. Vous causiez tous les deux et je me suis immiscée dans votre dialogue. C'est tout moi, ça ! Florence me l'avait dit, lors de l'interview : vous apprendrez

davantage de moi en m'écoutant, qu'en monopolisant la parole. Pas que d'elle, d'ailleurs ! C'est mon défaut, je le sais. Je n'arrive pas à la boucler... Bon, je vous laisse ! Je vous laisse aussi mon numéro de téléphone, j'aimerais que nous poursuivions notre discussion et je vous promets de vous laisser la parole, la prochaine fois.

Marc n'avait rien répondu, ne sachant que dire. La jeune fille finit par se lever, sans doute un peu frustrée. Elle s'appêtait à reprendre son chemin quand elle se retourna :

— Cela m'a fait du bien de vous rencontrer, vous savez. À présent, je sais que Florence n'est pas seule dans sa nouvelle étape de l'existence et cette histoire possède donc une signification rationnelle... Enfin, rationnelle pour qui croit aux phénomènes impossibles à expliquer et aux puissances cosmiques ! Comme vous et moi.

*

Au bout d'un moment à tenter de digérer ce nouveau moment subliminal, Marc se dirigea à nouveau vers le parc des Buttes-Chaumont. L'état second qui l'avait envahi lors de l'annonce de la disparition de Florence ne l'avait pas quitté depuis lors. Il ne semblait plus maître de ses pensées, de ses actes, guidé par une inspiration émanant d'une force extérieure. Même si les paroles stupides de cette jeune journaliste l'avaient agacé au plus haut point. Dialoguer avec Florence... quelle absurdité. D'autant qu'elle était morte, à présent.

La conjonction des hasards l'agaçait pourtant profondément, car même si son esprit restait ouvert à toutes les cultures, avec leurs croyances et leurs mysticismes, il se voulait pragmatique et logique.

L'inverse de son comportement depuis son cauchemar prémonitoire. Par quel mystère Stéphanie Cordes se trouvait-elle près de lui, dans cette brasserie, quand il avait été cueilli de plein fouet par l'annonce télévisée ? Pourquoi Florence lui avait-elle parlé précisément de lui ? Quel raisonnement ésotérique permettait à Stéphanie de se sentir apaisée à propos de l'avenir de l'alpiniste, à présent qu'elle me connaissait ? Quelles puissances éthérées se cachaient derrière ce complot fomenté en hautes sphères pour le déstabiliser ? Autant de questions logiques ou stupides auxquelles il ne pouvait apporter de réponses satisfaisantes. Autant de questions qu'il ne pouvait laisser en suspens, trop curieux de connaître la source et l'aboutissement de toute idée et de tout chemin.

Il s'était à nouveau assis sur un banc du parc des Buttes-Chaumont. Au calme, cette fois ! Devant lui, les cygnes majestueux frisaient le miroir paisible du petit lac. Quelques jeunes mamans poussaient des landaus, écrins de leur plus précieux bijou. Une mamie jetait des morceaux de pain vers lesquels accouraient les canards en nasillant. Et sous la coupole du temple de Sibylle, deux amoureux se bécotaient inlassablement, seuls dans un monde d'amour qu'ils venaient de s'inventer. Magie d'un lieu de paix et de sérénité, au cœur de la grande ville, richesse suprême d'un univers incommensurable qui laisse les individus espérer de son infini.

Et lui, dans tout cela, ne savait plus quelle était exactement sa place. La paix intérieure, il venait de la perdre, ses certitudes aussi. L'amour, le grand amour, il ne savait plus à quoi, ni à qui, il ressemblait. Tous ses acquis venaient de voler en éclats, au point qu'il

se demandait s'il arriverait à terminer ce nouvel ouvrage, duquel il s'éloignait un peu plus chaque seconde. Car écrire, c'était un peu mettre en scène un autre soi, qui ressemblait un peu à la personnalité de l'écrivain, mais avec de grandes libertés et quelques omissions volontaires.

Marc finit par comprendre qu'il ne vivrait à nouveau en paix avec lui-même qu'à l'instant où il aurait réglé ce problème qui, a priori, n'était pas le sien. Et cette conclusion ne lui plaisait pas du tout. De guerre lasse, il décida de regagner son duplex de la rue du Chalet, ce qui lui réclama un petit quart d'heure de marche. Plus rien ne ressemblait aux décors de son passé récent, ni l'extérieur, encore moins l'intérieur où il avait pourtant décidé de la position de chaque meuble et de chaque objet de décoration. L'espace d'un instant, d'une annonce, pffft, sa vie venait de basculer, il en avait perdu le contrôle.

*

Le soir, les journaux télévisés détaillèrent un peu plus les circonstances de la disparition de Florence. Des experts de l'Himalaya disaient que toutes les conditions requises ne semblaient pas réunies pour tenter l'ultime étape de l'ascension. Seulement, Florence Perrier avait voulu forcer le destin et son fidèle Sherpa n'avait pu l'en dissuader. Quand la tempête de neige s'est levée, les compagnons restés au camp de base comprirent qu'ils ne reverraient jamais vivants ni la jeune femme ni son guide. Une image du fameux sommet, noyé dans les nuages, annonça la fin du sujet.

Sans transition, comme les journalistes le disent si bien, le présentateur passa aux résultats sportifs et

abandonna la mine défaite de circonstance pour un ton plus jovial puisqu'une victoire française avait sanctionné la journée.

À peine deux minutes passées à évoquer la fin de Florence Perrier, sans s'étendre sur sa recherche spirituelle, par-delà la performance physique, à laquelle tous semblaient s'arrêter. Marc éteignit la télévision, avala négligemment le contenu d'une boîte de pâté et alla se coucher sans parvenir, cette nuit encore, à trouver le sommeil. Une chance, Tanja ne se trouvait pas près de lui, pour assister à sa lente agonie, comme si la chaîne himalayenne lui avait jeté un sort.

Pourtant, au fil de la nuit et de la remémoration des souvenirs de Florence, il éprouva une étonnante sensation de paix intérieure qui prenait lentement le pouvoir, seulement troublée par les soubresauts de quelques interrogations lancinantes. Une force nouvelle qui le poussait à entreprendre, sans lui montrer quoi, et vers où. Pas l'écriture, pas son prochain roman. Découvrir un nouveau chemin, comme le feraient les alpinistes pour chercher une nouvelle voie en vue d'accéder au sommet ; comme le feraient les personnalités spirituelles pour détecter une nouvelle voie dans leur élévation morale. Il appela son ami Didier Collet, mais celui-ci était sur messagerie. Fatalement. Il coupa donc son téléphone pour la fin de la soirée et entreprit d'accomplir par lui-même ce chemin initiatique forcé.

*